

Au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, Catherine Hiegel fait de « la servante aimante » une redoutable machine de guerre

Isabelle Carré fascine dans le rôle-titre de la pièce de Goldoni, « La Serva amorosa », qui bouscule les règles d'un jeu social et généré.

Par Joëlle Gayot

Publié hier à 18h00, modifié hier à 18h28 ·  Lecture 3 min.



Isabelle Carré et Jackie Berroyer, dans « La Serva amorosa », de Goldoni, mis en scène par Catherine Hiegel, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, le 20 septembre 2024. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

La Serva amorosa ou *La Servante aimante*? Le titre ne claque pas en français. Il s'affiche donc en italien au fronton du Théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, où Catherine Hiegel met en scène avec fermeté et clairvoyance la pièce de l'auteur vénitien Carlo Goldoni (1707-1793). Dans ce spectacle où les rires ne dévalent pas la portée politique du propos, Coraline n'a rien d'une « servante aimante ». D'ailleurs, Isabelle Carré, qui interprète le rôle-titre, est moins une soubrette habile qu'une redoutable machine de guerre dont le projet est énoncé dès ses premières répliques : « *Le plus beau pied de nez que vous puissiez faire à vos ennemis, c'est de souffrir avec constance, de rire avec indifférence et de leur montrer que vous savez et que vous pouvez vous passer d'eux* », affirme en préambule programmatique, celle qui, trois actes plus tard, conclura seule face au public : « *Vive notre sexe. Et que crève sur l'heure qui ose en dire du mal.* »

Le Monde

Entre ces deux tirades offensives se tient une comédie passionnante qui, sous le couvert de raconter un imbroglio familial sur fond d'héritage spolié, anticipe l'heure des grandes révolutions. En 1762, dix ans après avoir créé sa pièce, Goldoni s'installe en France. 1789 approche. Le pressentait-il ? Sur le plateau, l'ancrage historique n'est pas escamoté, mais il reste discret. Couleurs pâlies des façades, intérieurs défraîchis des maisons, la scénographie est un vestige assumé du XVIII^e siècle. L'espace n'est pas naturaliste mais mental. L'action qui se trame n'existe que dans la tête de Coraline. Une femme qui aurait pu faire la révolution mais se contente de remettre de l'ordre dans le chaos. Chaque chose en son temps, semble indiquer la représentation de Catherine Hiegel.

Que se passe-t-il ? Le jeune Florindo a été chassé de chez lui par sa belle-mère Béatrice (Hélène Babu), seconde épouse de son père, Ottavio, un riche négociant de Vérone. La marâtre convoite pour elle et son propre fils, Lélío, l'héritage de la maison. Il faut aimer l'argent, se dit-on, pour supporter la vie avec un vieillard sénile qu'incarne, avec force bafouillements (subis ou choisis ?), le comédien Jackie Berroyer. Drapée dans ses robes corsetées, ses pieds glissant sur le plancher avec une habileté de serpent, Hélène Babu a de ces regards noirs qui foudroient sur place l'adversaire. A son crédit, un sens tactique diabolique face auquel les hommes ne font pas le poids. Même détestable, elle en impose. Seule une femme parvient à la mettre en échec. C'est Coraline, servante, suivante, domestique, soubrette, bref, subalterne ici érigée au rang d'alter ego des puissants.

La révolution comme option

Avec ce personnage quasi futuriste pour l'époque, Goldoni change les règles d'un jeu social et genré que même Molière (1622-1673) n'avait pas osé bousculer à ce point. Le pouvoir n'est plus le privilège du masculin ou du nanti. Il est celui de cerveaux qui fonctionnent vite et bien. Et Coraline, qui est intelligente, pourrait être un homme que ça n'y changerait rien. La preuve : Isabelle Carré termine la représentation revêtue d'un costume noir unisexe, son œil posé sur des partenaires emportés vers les coulisses. S'ils quittent le théâtre pour se fondre dans le noir, elle, elle reste à demeure. Les acteurs passent, les héros trépassent, mais les auteurs, et leurs visions, survivent aux siècles. Coraline, c'est moi, aurait pu écrire Goldoni.

Le Monde

Catherine Hiegel connaît ce rôle par cœur pour l'avoir incarné, en 1992, à la Comédie-Française sous la direction de Jacques Lassalle. Trente-deux ans plus tard, elle y revient. Les temps ont changé, elle le sait. Sans se noyer dans un féminisme démonstratif ni se perdre dans la lutte des classes, elle va à l'essentiel : la révolution est une option toujours active.

Dans un décor qui se plie et se déplie selon que l'action se passe chez Ottavio ou chez Florindo, « la servante aimante » devient un centre de gravité dont la stabilité rassure alors que, pourtant, malgré stratagèmes, mensonges et manipulations, rien n'arrête cet esprit cérébral. Surtout pas des traditions usées ou des conventions démodées. Une scène d'amour entre deux jeunes tourtereaux ? Elle plie la séquence au pas de charge. Elle a mieux à faire : rétablir la paix dans un foyer qui s'autodétruit, épouser le valet alors que le jeune maître la voulait pour femme, calmer ces riches qui s'agitent. Et préparer le grand soir. Elle ne s'en est pas cachée : « *Le plus beau pied de nez que vous puissiez faire à vos ennemis, c'est (...) leur montrer que vous savez et que vous pouvez vous passer d'eux.* »

Ce projet politique noue une représentation où l'actrice principale, Isabelle Carré, avec un talent éclatant, fait scintiller les possibles de son personnage. Froide, calculatrice, raisonneuse, stratégique, distante et, avec ça, drôle et généreuse, la comédienne est fascinante. Qu'elle fasse ou pas la révolution, on la suivra. Jusqu'en enfer si nécessaire.

¶ *La Serva amorosa*, de Goldoni. Traduction : Ginette Herry. Mise en scène : Catherine Hiegel. Avec Isabelle Carré, Hélène Babu, Jackie Berroyer, Olivier Cruveiller, Antoine Hamel, Jeremy Lewin, Tom Pezier, Jérôme Pouly, Stanislas Stanic. Et les apprentis du Studio-ESCA : Ombeline Guillem et Victor Letzkus-Corneille. Théâtre de la Porte-Saint-Martin, Paris 10^e. Jusqu'au 4 janvier 2025.

Joëlle Gayot